

# Les illusions du « made in France »

Le Premier ministre a présenté les grandes orientations du programme de reconquête du marché intérieur [...] [qui] soutiendra les projets valorisant les ressources et faisant appel aux qualifications nationales. » Nous sommes le 2 décembre 1981. Vingt-huit ans et une désinflation compétitive plus tard, on peut lire sur le site du gouvernement qu'« il est important d'inciter les producteurs à être plus responsables et transparents sur l'origine géographique des produits qu'ils vendent » et qu'il entend promouvoir le marquage « made in France ».

Quand l'industrie va mal, l'excès d'importations est incriminé, en phase avec une opinion écrasante des Français. Selon une enquête Sofres réalisée du 30 au 31 mars dernier, seulement un Français sur dix considérerait que la priorité des entreprises françaises était de résister à la concurrence internationale en produisant dans des localisations à bas coût. A l'inverse, 88 % des sondés répondaient que la priorité était de produire en France et que le rôle de l'Etat était d'encourager cela par des aides à la relocalisation et un label « made in France ».

L'origine des produits a plusieurs dimensions. Laissons de côté les produits ayant une origine géographique contrôlée ne représentant qu'une petite partie de notre consommation. Pour tout le reste, se pose avant tout une question de sécurité, de qualité, d'innocuité. Des normes sanitaires et techniques gèrent le commerce international de ces biens, et l'Europe est en ce domaine bien équipée ; le « made in France » n'apporte ici aucune garantie supplémentaire. La deuxième dimension est le coût de transport des produits et plus généralement le contenu carbone de notre consommation, malheureusement difficile à établir. La troisième dimension est sociale : les conditions de travail sont généralement moins bonnes dans les pays à bas coûts. Mais ici l'action la plus directe est d'imposer aux distributeurs une plus grande attention à ces aspects. Enfin, la dernière dimension concerne l'activité industrielle en France et l'emploi.

Le tout nouvel Observatoire du fabriqué en France a relevé que, en dix ans la part des produits fabriqués en France avait reculé dans le marché intérieur tandis que les producteurs français perdaient des parts de marché à l'exportation, de telle sorte que le rapport de la production à la consommation

## LA CHRONIQUE DU CERCLE DES ÉCONOMISTES PAR LIONEL FONTAGNÉ

**C'est la qualité des produits et la capacité à les offrir dans des conditions compétitives qui sont gages de succès pour les économies à hauts revenus.**

domestique s'était dégradé. En réalité, le problème est bien plus complexe, et cela n'a pas échappé au rapport Jégo sous-titré « En finir avec la mondialisation anonyme ». Il se pourrait bien que les produits français ne soient pas français, qu'il y ait tromperie sur la marchandise en quelque sorte. L'Observatoire relève ici que, sur dix ans, la part des composants importés dans la production en France a augmenté aux dépens de la valeur ajoutée en France. Ce que l'Observatoire relève fort justement n'est ni nouveau ni isolé. Les résultats récemment présentés par la Commission américaine pour le commerce international (Usitc) montrent que, au niveau mondial et en moyenne, un peu plus de 20 % de la valeur des exportations revient à des importations intermédiaires. Le chiffre le plus élevé est celui du Mexique (50 %) et le plus bas celui de l'Europe (environ 15 %). Cette estimation intègre le fait qu'une partie de nos importations comprend... de la valeur ajoutée nationale, qui doit être décomptée.

En réalité, le problème est l'exportation. Dans la mesure où la France ne représente que 5 % du revenu – et donc de la demande – au niveau mondial, l'équation de l'emploi industriel est finalement fort complexe : comment convaincre les consommateurs étrangers d'acheter des produits fabriqués, au moins pour partie, en France ? De nombreuses marques françaises attestent d'un savoir-faire, d'une qualité, d'une innovation les rendant attractives sur les marchés les plus dynamiques. Plus généralement, c'est la qualité des produits et la capacité à les offrir dans des conditions compétitives qui sont gages de succès pour les économies à hauts revenus. N'oublions pas que le succès commercial allemand à l'exportation s'appuie sur une qualité ressentie élevée et sur l'importation croissante de composants en provenance de pays à plus bas coûts de salaires.

On se rappelle que, surfant avec humour sur l'opinion française, un constructeur automobile avait fait la promotion de ses véhicules en France avec le slogan « made in quality ». A défaut d'être grammaticalement correcte, cette formule résume l'orientation nécessaire de notre politique industrielle.

Lionel Fontagné est professeur à l'École d'économie de Paris (université Paris-I) et membre du Cercle des économistes.

## LA REVUE DU JUR

### Notre pays dans trente ans



**Le propos.** La Datar a une grande tradition de prospective. Après avoir, depuis les années 1960, successivement imaginé la France en 2000, puis en 2015, puis en 2020, tout comme, plus largement, les territoires à l'horizon 2030, la célèbre Délégation à l'aménagement du territoire (et, désormais, à l'attractivité régionale) remet le couvert de l'expertise et du débroussaillage de l'avenir pour 2040. Un nouveau programme d'études et de controverses prospectives a été lancé pour dessiner la France de demain, dans une Europe économique plus intégrée et dans un monde toujours davantage urbanisé. La nouvelle revue de la délégation rend compte de travaux et d'analyses qui vont de la localisation des activités de R&D aux choix résidentiels des ménages, en passant par la

place de la nature dans les politiques d'aménagement ou encore les territoires à base économique résidentielle et touristique.

**L'intérêt.** Constitué de textes courts et clairs, le volume est concis dans la forme, large dans l'ambition. On retiendra, par exemple, la contribution de Karine Hurel sur les nouvelles méthodes de cartographie (avec, notamment, des cartogrammes qui déforment les espaces en fonction des populations qui y résident). On retiendra aussi l'article de Florian Muzard sur les enjeux et les stratégies de l'aménagement du territoire, dans un contexte d'extension urbaine, de concentration métropolitaine et de nouvelles ruralités. Cette publication, servie par une iconographie et des illustrations de qualité, se retrouve en texte intégral sur le site <http://territoires2040.datar.gouv.fr/>.

**La citation.** « L'époque est dite incertaine mais fait pourtant grand cas de ses capacités paradoxales d'anticipation » (Martin Vanier, professeur de géographie). J.D.

Datar, « Territoires 2040. Aménager le changement », Revue d'études et de prospective, n° 1, La Documentation française, 2010, 20 euros.

## LIVRES

# Internet à l'heure de la disgrâce

Péril pour la créativité et la pensée, fermeture et surveillance croissantes, réseaux sociaux douteux. Un réquisitoire à travers trois ouvrages en anglais.

### □ Danger pour l'humanité ?

Depuis un célèbre article « Google nous rend stupide », Nicholas Carr fait (comme l'on dit aujourd'hui) le buzz. Pour produire son livre critique d'Internet, l'essayiste s'est, partiellement, déconnecté, avant d'ouvrir à nouveau son blog ([www.rough.type.com](http://www.rough.type.com)). Sa plongée dans l'histoire de la connaissance et dans les résultats des neurosciences n'aboutit pas à de la jérémiade technophobe. Les gadgets numériques qui nous occupent sont des expériences neurobiologiques. Le monde hypertexte amène à se concentrer sur l'événement, le clic et le clinquant. Du déluge de données et d'images, les cerveaux adolescents sortiraient endommagés. Mais, comme le rappelle Carr, toute nouvelle technologie a un impact sur nos façons de voir et de raisonner. L'alphabet, les cartes, les montres ont changé le monde. Internet aussi. Dans ces pages, on apprend beaucoup sur la « plasticité neurologique » de l'homme, à travers des exemples concrets comme celui du chauffeur de taxi dont le travail repose maintenant sur son GPS que sur sa mémoire. Carr déplore le déclin du livre imprimé et l'essor du sabir des SMS. Addiction, distraction, dispersion, caractérisent assurément la pensée Internet. Il n'en reste pas moins que toutes ces TIC agencent une nouvelle manière de vivre. Pour Carr, nous perdons en concentration, en réflexion et en contemplation. Il est probablement plus juste de dire que nous changeons. Profondément.

### □ Danger pour les libertés ?

La démocratie numérique mondiale, rêvée hier, n'est probablement pas pour demain. Des savants d'Internet, réunis en une OpenNet Initiative (<http://open.net.net/>), expertisent les niveaux de contrôle et d'atteinte aux libertés dans 65 pays (de l'Azerbaïdjan à la Nouvelle-Zélande). Des ces études fouillées, il ressort que de nouveaux murs et de nouveaux filtres apparaissent dans les régimes autoritaires (qui ferment et censurent), mais aussi, sous d'autres formes, dans les démocraties (qui veulent « réguler »). La surveillance en ligne s'étend, légitimée par la lutte contre le terrorisme ou la pédopornographie. Sur tous les continents, mais avec une intensité variée, s'observe une « colonisation » d'Internet par les Etats, inquiets d'un cyberspace qui repose sur des infrastructures globales et privées. Les Français, dont on apprend qu'ils passeraient, au total, un milliard d'heures par mois sur la toile, vivent dans un des pays les plus libres, mais où, débats sur la vidéo-surveillance et Hadopi l'illustrant, le sujet est de plus en plus disputé. Les auteurs signalent la « militarisation » grandissante d'Internet. Démocrates, ils rappellent que Staline considérait que le téléphone était contre-révolutionnaire.



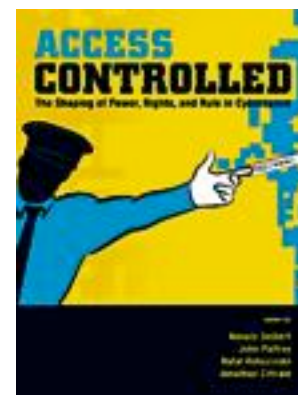
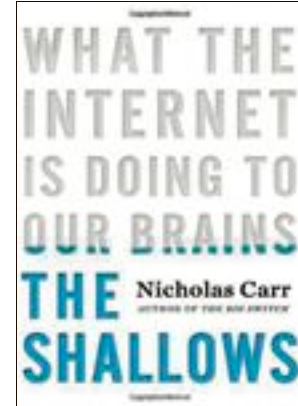
**THE SHALLOWS : WHAT THE INTERNET IS DOING TO OUR BRAINS,**  
par Nicholas Carr,  
New York, W.W. Norton,  
2010, 276 pages.

**ACCESS CONTROLLED. THE SHAPING OF POWER, RIGHTS, AND RULE IN CYBERSPACE,**  
par Ronald Deibert, John Palfrey, Rafal Rohozinski, Jonathan Zittrain (dir.),  
Cambridge, MIT Press, 2010,  
617 pages.

**THE FACEBOOK EFFECT : THE INSIDE STORY OF THE COMPANY THAT IS CONNECTING THE WORLD,**  
par David Kirkpatrick,  
New York, Simon & Schuster,  
2010, 372 pages.

### □ Danger Facebook ?

Facebook connecte, selon Facebook, 10 % de l'humanité. Tout ceci provoque bien des appétits et des fantasmes. La fiction s'en mêle même, avec un film sur l'entreprise et son créateur, le jeune milliardaire Mark Zuckerberg. Le journaliste David Kirkpatrick revient sur le célèbre réseau social. Dans cette biographie détaillée qui s'intéresse bien moins à l'homme culotté qu'à son entreprise, le lecteur pénètre véritablement dans Facebook, ses locaux, ses dirigeants, ses projets. En une demi-décennie, la montée en puissance de ce réseau social, dénoncé ou dédaigné pour voyeurisme et exhibitionnisme, a été accompagnée de multiples polémiques sur le contrôle et la vente des



informations personnelles collectées, sur les conséquences inattendues (des licenciements parfois) de la divulgation de sa vie privée. Facebook, c'est aussi une aventure entrepreneuriale, assurant sa prospérité et de nouveaux marchés de publicité. C'est, certainement, un vecteur de mutation des modes de vie. L'avenir, qui pourrait être assombri par des concurrents (Twitter) et par le durcissement de la législation, n'a rien d'évident. Il y a en tout cas un côté sombre et un côté clair dans cette aventure. C'est le double effet Facebook. A suivre sur la page qui lui est dédiée ([www.facebook.com/thefacebookeffect](http://www.facebook.com/thefacebookeffect)).

JULIEN DAMON EST PROFESSEUR ASSOCIÉ À SCIENCES PO (MASTER URBANISME).

# Rassurer Obélix (et les autres)

Au milieu du duel enfiévré écolos-climatosceptiques, une série de textes qui ramène le débat à sa juste mesure.

Bonne nouvelle : le ciel ne va pas nous tomber sur la tête. Sans verser dans l'écoscepticisme polémique, une quinzaine de contributions tirées d'un colloque de géographie tenu à l'automne 2009 veulent nous ramener sur terre. Réunis par deux professeurs de la Sorbonne, Sylvie Brunel et Jean-Robert Pitte, les auteurs proposent une mise en garde bienvenue contre les « climatmillénaristes », et l'« écocatastrophisme » (le sujet suscite des néologismes frappants). Alors que le développement durable prend certains traits d'une religion (avec liturgie, prêtres et ferveur), il importe d'écouter les voix dissonantes.

Les textes sont rassemblés sous trois titres qui sont trois thèses. Il n'y a pas, tout d'abord, de nature sans humanité (ce que tendraient à oublier les tenants d'une écologie radicale qui sanctifie la nature). Ensuite, nous ne sommes pas trop nombreux (ce que pensent pourtant nombre de néomalthusiens). Enfin, des solutions existent (extension et intensification des cultures pouvant, par exemple, contribuer à la réduction de la malnutrition). Si le propos est



**« LE CIEL NE VA PAS NOUS TOMBER SUR LA TÊTE ». QUINZE GRANDS SCIENTIFIQUES GÉOGRAPHES NOUS RASSURENT SUR NOTRE AVENIR**  
par Sylvie Brunel,  
Jean-Robert Pitte (dir.), Paris,  
JC Lattès, 2010, 353 pages, 19 euros.

souvent, à dessein, détonnant, il n'y a pas déni de réalité quant aux problèmes et tendances à l'œuvre. Au sujet de l'eau, les inégalités sont incontestablement abyssales (un Américain consomme quatre fois plus d'eau qu'un Européen, vingt fois plus qu'un Africain) et les soucis sont tout à fait sérieux pour un accès efficient à la ressource. C'est, néanmoins, davantage l'organisation politique et sociale qui compte que les conséquences de l'activité humaine.

On appréciera la relecture critique des nombreux rapports qui jalonnent l'histoire de l'écologie, la reprise de

quelques prédictions alarmistes fauses (la famine généralisée envisagée pour l'Asie dès les années 1990) ou encore les errements des « résumés pour les décideurs » diffusés par le GIEC. On goûtera le rappel des excès, des jérémiades, voire des caricatures. Al Gore et le commandant Cousteau sont, en ces espèces, à l'honneur. Quelques flèches plus dures et plus inhabituelles sont décochées, par exemple sur une Datar qui ignorerait un quart du territoire (les forêts). Le sujet de l'environnement, que les géographes entendent d'abord comme le milieu dans lequel vivent les hommes, est toujours source de belles controverses.

Face à la dramatisation à outrance, ces analyses veulent trier ce que sont les dangers réels et les menaces fantasmées. Elles invitent, en somme, à la juste mesure. A rebours d'une vision sombre de l'avenir et noire de l'humanité, ces signatures appellent à ne pas dénoncer l'action humaine et son intelligence prédatrice, mais à faire confiance à la croissance et au progrès (technologique et humain).

J.D.